

Le sens du mot "moderne"

Autor(en): **Perlsé, K.K.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **23 (1951)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-123959>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE SENS DU MOT « MODERNE »

par K. K. PERLSÉ, architecte.

« Moderne » est bien le mot le plus cosmopolite, le plus international, que je connaisse. S'agit-il de son acception en français, en tchèque, en allemand ou en anglais, sa signification est partout identique, et un traducteur qui le rencontre dans un texte n'éprouve aucune difficulté à son égard : tout au plus faut-il, selon le cas, lui ajouter ou lui retrancher un « e », un « a » ou un « y » : il n'en est pas moins toujours exactement traduit. Par contre, tout autre est la question de savoir s'il est utilisé à bon escient, car l'emploi abusif qu'on en fait est malheureusement, lui aussi, international.

Dire d'une chose qu'elle est moderne n'est pas la simple constatation d'un fait : cela implique également une opinion bien définie à son sujet : opinion bonne ou mauvaise selon l'intonation qu'on donne au mot lui-même, qui permet de dispenser soit la louange, soit le blâme, soit l'approbation, soit la désapprobation.

Et pourtant, si je dois m'acheter une moto, si je veux m'offrir un atlas de géographie, je choisirai les plus modernes d'entre eux ; mais le plus grand malheur qui puisse m'arriver, c'est de confier le projet de ma maison à l'architecte le plus moderne ; mon futur foyer sera assombri par le sentiment que je suis un enfant terrible ; en un mot, j'aurai brisé une vénérable tradition. Ainsi, l'acquisition d'un atlas ou d'une moto a été très sympathiquement accueillie par ma famille, mais, d'emblée, l'architecte moderne a reçu un accueil glacé. L'architecte lui-même n'y est naturellement pour rien : c'est cette notion de moderne qui a tout gâté. Il est d'ailleurs curieux de constater que la valeur d'émotion qui s'y rattache est toute récente.

La création des écoles polytechniques, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, date de la première moitié du siècle passé ; elle fait donner l'accent, désormais, sur la naissance officiellement constatée de la technique, qui ne peut se contenter, elle, de la notion de « mode ». On crée alors pour elle le mot moderne, tiré lui-même du latin « modo ». Moderne, le chemin de fer, moderne, le bateau à vapeur, moderne, la draine : il ne s'agissait en somme que de définir, par un terme simple, une invention purement technique.

De plus, la fondation nécessaire de ces écoles a déterminé la séparation des diverses disciplines, qui jusqu'alors étaient étroitement liées, ce qui a eu pour conséquence de mettre l'accent, justement, sur l'aspect technique nouveau des problèmes. Une seule et même personne, auparavant, réunissait les qualités du technicien et de l'artiste. C'est d'ailleurs ce que constatait Tocqueville quand il voyait, dans la production contem-

poraine, deux affluents d'un fleuve, l'un et l'autre nés de la Révolution française, l'un représentant les institutions techniques libres de toute entrave, l'autre soumis au pouvoir absolu des formes historiques.

Avant la Révolution de 48, les formes pouvaient encore, sans difficulté, être considérées tout naturellement comme modernes : on acceptait la coexistence du nouveau et de l'ancien, de l'histoire passée et de la technique actuelle. On ne se montrait pas, alors, hostile à l'une ou à l'autre : on continuait une tradition s'il s'agissait des choses de l'art, et l'on employait les ressources de la technique s'il s'agissait de problèmes nouveaux.

Mais peu à peu apparaît la contradiction inévitable : l'une des deux notions n'est plus acceptée par le public, qui refuse de regarder en face tout un aspect des événements de son époque. Si le mot de moderne est juste en soi, il ne définira plus qu'une partie seulement du problème : il divisera la question d'une manière inconciliable. On pourrait comparer le sentiment qui a guidé ici le public au sentiment maternel, qui fait l'impossible pour sauver l'enfant malade qui ne peut progresser comme les autres : il ne s'agit donc plus ici d'un point de vue rationnel, mais d'une réaction toute sentimentale.

Une surprise désagréable devait fatalement se produire, quand il s'est agi d'utiliser ce secteur jusqu'alors inexploré. Quelques jeunes artistes émirent la prétention d'adapter le mot « moderne » au domaine de l'art également. Il s'agissait de reviser un siècle d'histoire : ce ne fut pas sans d'immenses difficultés, et l'on se refusa longtemps à ce changement d'habitudes. Ce mouvement prit très rapidement une allure révolutionnaire.

Depuis lors, l'antagonisme entre le « bon moderne », qui ne définit pas seulement ce qui est purement technique, et le « mauvais moderne », qui s'applique à l'art et à l'architecture, a tendance à disparaître. Cette nouvelle notion, voulant éviter un mot délicat à manier, inventa des termes en « isme », qui, dans la bouche de ce qu'on appelle les « bourgeois », se transforma en « modernisme », qui devint à son tour le bouc émissaire de leur conformisme. La langue allemande, il est vrai, avait trouvé le « Jugendstil », le style de la jeunesse. En français et en anglais, on en revint au mot « moderne ».

C'est donc de cette manière que ce mot continue à garder son pouvoir magique et sentimental, et son double sens lui confère cette instabilité dont, aujourd'hui encore, on abuse si volontiers. *Adapté par Pjt.*